

le sens des choses, il comprend mieux la pensée de l'écrivain. L'impression qu'il en reçoit est profonde et les raisonnements que l'esprit fait ensuite sont plus sûrs et plus pondérés. La personne qui s'habitue aux lectures sérieuses apportera dans la conversation une qualité de plus, dans la discussion, une connaissance réelle de son sujet, des idées plus justes et des déductions plus raisonnées. Sans parler du charme profond que ses interlocuteurs éprouveront à causer ou à discuter avec elle.

Une femme, encore jeune, mais dont les trente ans sont bien sonnés, me disait un jour, qu'allant lui rendre visite, je la trouvais lisant les conférences d'un célèbre orateur :

—Voyez-vous, Françoise, je ne suis pas encore vieille, c'est vrai, mais l'âge mûr, puis, la vieillesse viendront sûrement. Je veux préparer cet âge et le rendre intéressant pour moi, agréable pour les autres. A mesure que les charmes extérieurs d'une femme perdent leur fraîcheur et leur grâce première, il faut les remplacer par des attraits plus durables. Je veux développer mon esprit, affiner mon intelligence afin qu'ils aient eux aussi, leur attirance... On oubliera, en me parlant, que mon teint est pâli, que mes lèvres sont moins vermeilles. Et le nombre d'années qui s'accumuleront sur ma tête ne m'effraieront pas, puisqu'elles ne devront qu'augmenter mon bagage d'informations, pas plus qu'elles ne seront une cause d'éloignement pour mes amis puisque je deviendrai, de jour en jour, une compagne plus intéressante, et une amie aussi agréable que sage...

Ce conseil, que je me permets de répéter, m'a paru excellent et profitera, j'en suis sûre, aux lectrices qui voudront y apporter quelque attention.

Il ne faut pas confondre les lectures sérieuses avec les lectures ennuyeuses. Un ouvrage de littérature peut être une lecture sérieuse à condition que l'auteur soit un écrivain supérieur, qui ne se contente pas de jouer sur les seules cordes de la passion malsaine et d'une sentimentalité de névrosé.

Un auteur, qui fait autorité et dont ma mémoire infidèle regrette de ne pouvoir trouver le nom à propos, a dit qu'il était bon d'avoir toujours

deux livres sérieux en train. L'un, que l'on prendrait par petites tranches à cause de sa digestion lente, serait un traité d'hagiographie, d'apologétique ou de morale ; l'autre serait un ouvrage d'histoire ou de littérature. Et dans cette dernière catégorie se place le roman, mais le roman sérieux, qui laisse dans l'esprit, après sa lecture, une connaissance de plus, un sentiment vrai des choses de la vie.

Le fardeau du ménage ne saurait jamais entièrement priver les femmes d'un peu de lecture—voire même quotidienne. N'est-ce pas le président d'Aguesseau qui composa tout un ouvrage, pendant les dix minutes journalières que sa femme le faisait attendre avant son dîner ?

Quelle est la femme qui ne peut soustraire à sa vie active de maîtresse de maison, les dix minutes nécessaires à une lecture intéressante ? Non seulement, elle y gagnera intellectuellement, mais son esprit, trop tendu par les devoirs quotidiens se détendra, s'adoucira dans une aimable distraction, et la disposera à mettre plus de résignation et de patience dans l'accomplissement de ses lourds devoirs.

Chères lectrices, soyons comme cette femme intelligente dont je vous parlais tout à l'heure. Utilisons à notre bénéfice les années qui passent et qu'elles ne fassent que servir à notre développement intellectuel... "Comme à notre perfection morale," ajouterait sans doute un prédicateur dans l'exercice de sa profession.

Si vous voulez !

FRANÇOISE.

Une année qui finit

JE viens de brûler mon vieil almanach,—l'almanach que j'avais accroché, tout doré, tout souriant, l'an passé, près de la cheminée.

Je l'ai mis sur le feu, n'ayant plus besoin de lui, content de le voir finir. C'est d'abord le ruban, le petit ruban rose, un peu jauni par ces douze mois, qui s'est embrasé et a brusquement disparu. L'almanach était encore intact ; je pouvais lire le nom de ces jours à présent parcourus, dépensés, oubliés.

Pauvre almanach ! comme je lui avais — je m'en souviens — souhaité la

bonne année en lui disant :

— "Réponds-moi ! que m'apportes-tu d'heureux ?"

On croit toujours que ces morceaux de carton valent mieux que les autres ; mais plus on avance, plus on s'aperçoit que les hommes et les almanachs se ressemblent toujours.

Celui-ci, cependant, sur le brasier semblait se plaindre ; il gémissait avant de brûler et — les choses ont aussi leurs agonies — se tordait, comme pour me dire : "De quoi suis-je coupable ?.."

Tout-à-coup, la flamme a éclaté, l'enveloppant, le caressant, toute joyeuse de dévorer quelque chose,—et quelle chose : une année ! Les colonnes des mois sont devenues noires, le carton s'est effeuillé, s'est divisé, tombant en fragments où couraient ces longues files d'étincelles qui ressemblent à des armées en marche ; les noms de jours, les noms des mois s'effaçaient. Je me suis trouvé devant un peu de poussière noire,—tout ce qui demeure d'une année finie,—des cendres !

Que j'ai bien fait de le brûler ! Au moins, il ne me reste rien sous les yeux des journées qui viennent de finir. Le souvenir seul, et c'est bien assez ! Je ne reverrai pas ce carré de carton où je cherchais les jours de fête, où je marquais chaque nom par une espérance,—calendrier en avenir que je m'étais construit et qui n'était qu'un... calendrier en Espagne !

Au feu, ces almanachs menteurs !

Pourquoi ne peut-on avec eux brûler d'un seul coup le vieil homme, dépouiller le passé, changer de peine comme on change de vêtements ?..

"Je voudrais vivre ainsi, disait un jour Michelet, dans un renouvellement perpétuel !"

Pourtant, je trouve qu'il vient vite,—et tout seul,—ce renouvellement, et qu'on n'a besoin de rien détruire. Les choses tombent d'elles-mêmes, et les hommes et les sentiments.

Qu'il en emporte, de parcelles de chacun de nous, ce vieil almanach, d'illusion détruites, d'amitiés perdues d'espoirs aux ailes brisées !

Laissons tout cela partir, laissons s'envoler les hirondelles !

Mais comment tant de choses, dites-moi, peuvent-elles tenir sur un morceau de papier satiné ? Trois cent